

Déchira de son code un feuillet sanguinaire,
Renversa des bourreaux les hideux appareils,
Et d'un sage prélat invoquant les conseils,
Entre les profondeurs de son repaire inique,
Saisissant par le froc le noir saint Dominique,
Sur le marché public le fit vendre à l'encan,
Avec son cheval, sa roue et son carcan.

Oui, le bien de ton peuple est le but de tes rêves :
D'un régime ombrageux bien loin que tu le grèves,
Tu le laisses penser et parler à loisir ;
Ton zèle tolérant lui permet de choisir
Entre la foi romaine et la foi gallicane ;
Tu sens qu'un règne doux est fait pour la Toscane,
Qu'il faut, au lieu de sceptre, instrument de douleurs,
Le bâton pastoral pour la ville des fleurs.
Par de telles vertus un souverain s'honore.
Est-ce assez pour ton peuple ? Il prétend plus encore :
Ce qu'il tient de ta libre et seule volonté,
Il le veut en vertu d'un droit incontesté,
Il sait trop que du sort la loi surnaturelle
Fait succéder parfois Commode à Marc-Aurèle,
Transforme sa fortune en changeant le César ;
Il frémit, en un mot, d'être heureux au hasard,
De songer que, toujours à sa péripétie,
Son destin ne dépend que d'une apoplexie,
Et qu'en se couchant libre, à tous les lendemains
Il peut se réveiller avec des fers aux mains.

Rassure ces terreurs ; pour ce peuple qui t'aime
Construis un avenir au delà de toi-même ;
Fût-il entre tes mains encor plus paternel,
Convertis l'arbitraire en pacte solennel ;
Du siècle qui te pousse accepte l'exigence ;
Souverain du progrès et de l'intelligence,
Ose, d'un bond hardi, te mettre à la hauteur
Du pontife romain, sublime novateur ;
Ose de ses vertus te poser solidaire ;
Qu'à chacun de ses pas chacun des tiens adhère ;
Déclare-toi tout haut prêt à le soutenir,
Si le temps vient jamais... et ce temps va venir.
Oui, dans le Nord brumeux un ouragan s'apprête ;
L'aigle germain ne dort jamais que d'une tête ;
Bien qu'au fond de son aire il paraisse engourdi,
Son œil fauve est ouvert sur l'orageux Midi.
Or, quand sa longue serre, ardente à la rapine,
Sentira remuer la terre transalpine,
Et que, du haut des monts qu'il a pris pour perchoir,
Il développera le drapeau jaune et noir,
Il faudra que chacun choisisse l'attitude.
Ou de l'indépendance ou de la servitude,
Et, suivant sans détour l'un ou l'autre chemin,
Soit Gibelin ou Guelfe, Allemand ou Romain,
Dans ce drame sanglant chacun prendra son rôle :
Parmi ceux qui mettront le fusil sur l'épaule,
Le plus grand doit régner sur les peuples latins.
Mais ne devançons pas la marche des destins ;
Vaincre d'abord, voilà l'œuvre préparatoire,
Plus tard on réglera les parts de la victoire ;
On verra, pour monter à ce suprême rang,
Ou d'Albert ou de toi quel sera le plus grand.

A des coups décisifs que le monde s'attende.
Ce n'est pas, cette fois, un chef obscur de bande,
Un proscrit isolé, sans prestige et sans nom,
Qui dresse dans un coin son étroit gonfanon :
C'est Rome suscitant ses tribus orphelines,
Avec sa grande voix qui sort des sept collines ;
C'est un pontife-roi, triplement couronné,
Un sage devant qui le monde est incliné,
Un homme de vertu, de force et de génie,
Levant son étendard contre la tyrannie,
Proclamant la réforme, épurant le saint lieu,
Avec l'autorité du vicaire de Dieu.

Au monde que sa voix éclaire et civilise
Il vient prouver qu'on a calomnié l'Eglise,
Qu'elle est pour chaque siècle un phare de clarté.
Il a dans sa grandeur compris la papauté.
Il sait qu'il n'a reçu son terrestre domaine
Que pour y féconder l'intelligence humaine :
Que le code éternel dicté par Jésus-Christ
Veut l'affranchissement du corps et de l'esprit ;
Que la force des rois deviendrait bien fragile
Si la révolte un jour s'appelait Evangile ;
Que nul pouvoir mortel ne résiste à celui
Qui donne à son levier le ciel pour point d'appui.
Il ne se cache pas la lutte qu'il affronte,
L'hydre siffle et se tord sous le pied qui la dompte,
Il le sait ; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement
Que l'Eglise se heurte au colosse allemand ;
Et Vienne ne poursuit que l'œuvre du vieil âge
En voulant asservir Rome à son vasselage.
Mais, outre le secours de l'allié d'en haut,
Dont le bras invoqué ne fait jamais défaut,
Il ose croire aussi que dans l'Europe entière,
Sur un lointain rivage ou près de sa frontière,
Il se trouvera bien un peuple assez humain,
Un prince assez loyal pour lui tendre la main.
Et, dût-il n'obtenir nulle assistance amie,
Et d'un vaste abandon contempler l'infamie,
Dans son glorieux plan, loin de se ralentir,
Il combattrait tout seul comme apôtre et martyr ;
Il irait, a-t-il dit, sur le pavé des rues,
A ses Transteverins demander des crucies ;
Et seul, à pied, marchant avec son crucifix,
Trouverait un soldat dans chacun de ses fils.

Non, prophète inspiré ! moteur d'un nouveau monde !
Tu ne seras pas seul dans l'œuvre qui se fonde ;
Des bras te soutiendront dans ton sillon ardu.
Plus d'une forte voix t'a déjà répondu :
Le Piémont te salue avec cent mille épées ;
L'Angleterre, qui tient ses flottes équipées,
Consacre à préserver tes bords indépendants
D'hérétiques canons, diplomates grondants ;
L'Arno se souviendra qu'il est frère du Tibre ;
Nous-mêmes, dont la peur semble énerver la fibre,
Secouant nos drapeaux par la gloire entraînés,
Nous volerons à toi, comme tes fils aînés.
Honte au peuple abruti dont la ferveur éteinte
Ne se croiserait pas pour cette guerre sainte,
N'oserait dépenser un héroïque effort